

La condition humaine

Dolce Agonia de Nancy Huston, Actes Sud / Leméac, 497 p.

Geneviève Denis

Number 187, November–December 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Denis, G. (2002). La condition humaine / *Dolce Agonia* de Nancy Huston, Actes Sud / Leméac, 497 p. *Spirale*, (187), 50–51.

LA CONDITION HUMAINE

DOLCE AGONIA de Nancy Huston

Actes Sud/Leméac, 497 p.

DEVANT le spectacle de la première chute de neige de l'année, un des personnages de *Dolce agonia*, le plus récent roman de Nancy Huston, établit une analogie entre les flocons qui tombent et le temps : « Chaque instant en lui-même sans poids, imperceptible, un minuscule éclat de cristal qui vous fond sur la langue, alors que la lente accumulation est une force meurtrière, les années vous enfoncent, recouvrant tout et estompant les différences... » De poétique qu'elle était *a priori*, l'analogie créée par ce personnage a vite fait de se transformer en une véritable métaphore de l'existence aux accents de plus en plus tragiques.

Faire du passage du temps, de la traversée de l'existence et de la finitude humaine le propos même d'un roman constitue un défi littéraire de taille pour qui veut émouvoir et susciter une réflexion sur la condition humaine sans pour autant provoquer un accès de désespoir. Cela exige un certain doigté dont fait largement preuve Nancy Huston dans *Dolce agonia*, son dixième roman, certainement le plus ambitieux de tous, avec ses douze personnages principaux et sa construction élaborée.

Composée de micro-événements plus que d'une intrigue au sens fort du terme, la trame narrative présente une unité de temps et de lieu propice à l'étude d'un microcosme de la société américaine contemporaine. Rassemblés pour un repas de *Thanksgiving* en Nouvelle-Angleterre, treize individus, âgés entre 11 mois et 86 ans, sont

appelés à entrer en relation les uns avec les autres dans une sorte de huis clos chaleureux. C'est que, dans un geste empreint de bonté et de sollicitude, Sean Farrell, le poète et universitaire auparavant rencontré sous la plume de Huston dans *La virevolte* (Actes Sud, 1994), a réuni chez lui « tous ses amis du coin qui, en cette soirée de réjouissances obligatoires, risquaient de souffrir de solitude ». Se retrouvent donc autour de sa table Américains de naissance et immigrés, issus de générations et d'horizons socioprofessionnels différents, d'origines et de cultures variées, pour un repas qui, on l'aura compris, se déroule sous le signe de l'altérité.

Si, par le biais des propos échangés par les convives, le récit de cette soirée donne lieu, par moments, à une critique du discours social et des mœurs contemporains, notamment la perte de l'art de la présence, il est aussi l'occasion d'une vaste étude humaine au moyen de l'exploration de l'univers mental de chacun d'eux, de leur incessant monologue intérieur, fait de grands et de petits soucis, de souvenirs plus souvent tragiques qu'heureux, de pensées secrètes. Ainsi, par-delà les différences d'âge, de sexe, de race et de culture, l'accent est avant tout mis par Huston sur ce que partagent tous ces êtres, sur ce qui les unit profondément, sur ce qui relève en somme de la condition humaine, à savoir l'expérience subjective du temps, de l'amour et de la douleur, mais aussi celle de la mort.

Ce roman sur le cycle de la vie et sur l'expérience même du vieillissement enchevêtré,

avec finesse, une kyrielle de thèmes et de motifs, dont ceux chers à Huston de l'identité, de l'enfance et des rapports familiaux. À travers l'évocation désordonnée des pensées et des souvenirs de chacun des convives — la plupart étant au mitan de leur vie ou l'ayant dépassé —, les petits drames du quotidien côtoient de véritables traumatismes (suicides, viols, guerres, etc.), et çà et là résonnent des échos de l'Histoire du xx^e siècle, tels la famine ukrainienne de 1933, l'Holocauste, la guerre du Vietnam, l'apartheid et l'explosion nucléaire de Tchernobyl.

L'ici-maintenant

Vivre, et tout particulièrement vivre dans le présent, apparaît bien ardu pour ces personnages hantés par leur vie intérieure, happés par leur mémoire, occupés à revivre par le souvenir certaines expériences clés de leur existence. Enfermés dans leur corps et dans leur solitude, pétris de douleurs morales et physiques provoquées par le vieillissement, ils tentent tant bien que mal d'être présents aux autres, de participer à la conversation, de rejoindre les vivants dans le moment présent, mais dérivent inmanquablement, et parfois volontairement, vers un quelconque ailleurs. Dès lors, le récit oscille entre présent et passé, entre temps objectif et temps subjectif, de manière à révéler la dynamique complexe entre le corps et l'esprit ainsi que le défi que représente la communication humaine.

Cette thématique du temps traverse l'œuvre romanesque de Nancy Huston, de *Cantique des plaines* (Actes Sud, 1993), où le personnage de Paddon avait comme projet d'écrire un traité philosophique sur le temps, à *Instruments des ténèbres* (Actes Sud, 1996), où entraient en dialogue présent et passé. Dans *Dolce agonia*, c'est le passage du temps et la difficulté de vivre le moment présent qui intéressent Huston. En cela, ce roman s'apparente aux *Variations Goldberg* (Actes Sud, 1981), où une trentaine de personnages étaient réunis pour un récital. Mais alors que la structure musicale des *Variations Goldberg* servait de cadre formel un peu rigide à l'évocation de la vie intérieure des personnages-auditeurs, dans *Dolce agonia*, la médiation de l'art ne paraît plus nécessaire pour atteindre la vie, la représenter et y réfléchir, et celle-ci occupe toute la scène, ce qui n'empêche toutefois pas la présence de quelques personnages d'artistes ou les réflexions sur l'art. Aussi, avec *Dolce agonia*, la problématique du temps se trouve enrichie d'un point de vue sur le



Polo Interior de Johannes Zits, 2002

DR

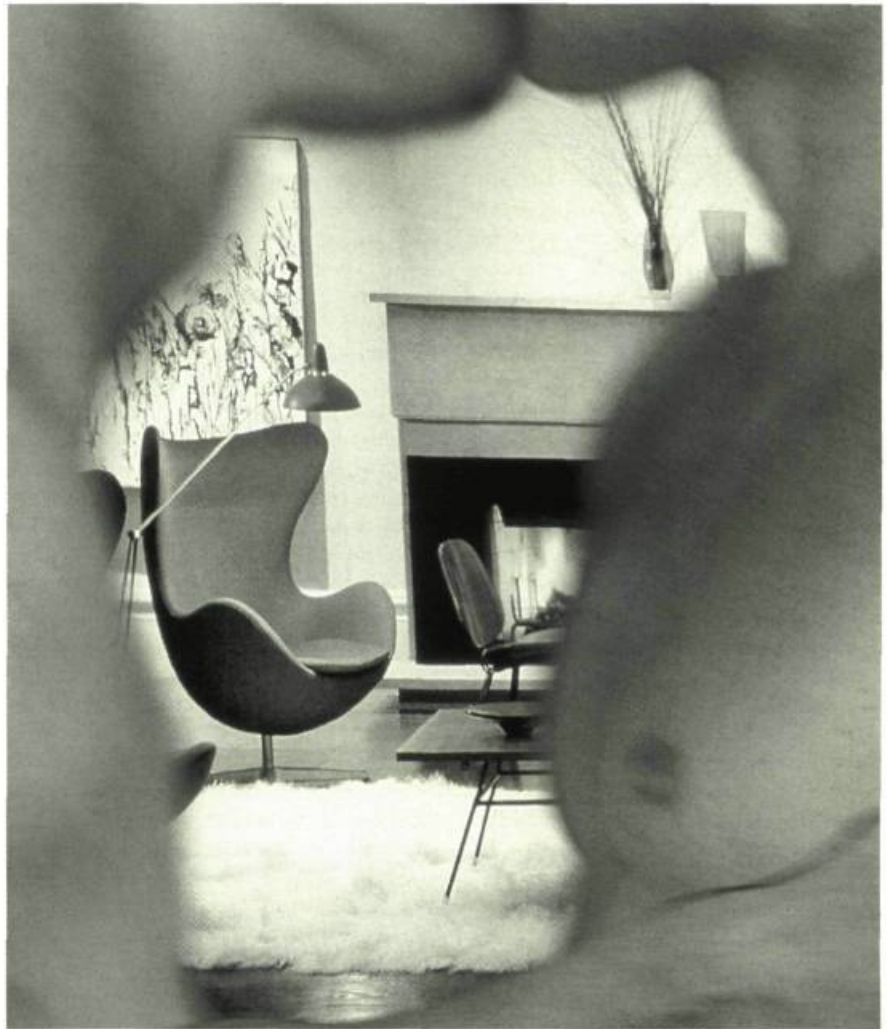
vieillesse, sur l'avancée en âge. Cela donne lieu à des passages, assez comiques, sur le corps qui manifeste quelques dysfonctions, sur l'esprit qui perd un peu de sa vivacité ainsi qu'à de poignantes allusions à la maladie d'Alzheimer, qui ne manquent pas de laisser le lecteur perplexe quant aux significations symboliques de cette maladie qui s'en prend à la mémoire et semble faire des ravages sur le continent américain.

Traversées de la mort

Accidents, maladies, suicides, meurtres, la mort fait l'objet de nombreuses représentations dans ce roman. Bien entendu, les monologues intérieurs des personnages sont jonchés de souvenirs liés au décès d'un parent ou d'un ami. Mais il y a plus. Outre la peinture de chacune des étapes de la soirée, depuis les divers préparatifs jusqu'à la tempête de neige qui oblige les invités à dormir sur place, le roman de Huston fait alterner le récit du repas avec des chapitres, narrés par Dieu, qui relatent les circonstances de la mort de chacun des convives. Le récit de ces treize trépas, de ces treize *dolce agonia*, permet, une fois de plus, de briser le déroulement linéaire du récit du repas en lui donnant une dimension toute singulière, et pour le moins bouleversante, avec cette oscillation constante entre l'ici-maintenant et la dernière heure de tous ces êtres humains, entre le présent et l'avenir, entre la vie et la mort. C'est que le lecteur, au fil des récits de toutes ces morts, a accès, par le biais de la fiction, à un savoir habituellement inaccessible, soit le jour, l'heure et les circonstances de la mort d'un être humain, et en vient à percevoir ce privilège comme une transgression. C'est aussi, et surtout, que le roman de Huston lui fait affronter, treize fois plutôt qu'une, la réalité même de la mort, sa cruauté, sa violence aussi, et qu'il ne manque pas de s'interroger sur le moment et les circonstances de sa propre mort.

Les tourments, les larmes et... le rire

Par le biais des monologues intérieurs de chacun des convives, l'écriture de Huston explore la sensibilité humaine avec une justesse d'expression remarquable : chaque émotion, chaque souvenir est communiqué au moyen d'images verbales fort évocatrices, de petits détails significatifs. En contrepartie, une place de plus en plus grande est accordée à l'humour dans ce



Jacobsien chair de Johannes Zits, 2000

Paul Litherland

roman, que ce soit par les blagues que se racontent les personnages et qui concernent la vieillesse ou par les ruptures de ton faites au moyen d'observations cocasses qui désamorcent ou contrebalancent l'émotion de scènes particulièrement émouvantes. À cet égard, les allusions faites par certains convives à Patchouli, le chien imaginaire de Sean, à qui l'on prête des intentions ou l'on souhaite prodiguer des soins, sont d'une grande drôlerie. Plus que jamais auparavant, l'écriture de Huston rappelle celle de l'écrivaine américaine Grace Paley, tant dans cette coprésence du drame et de l'humour que dans l'empathie qu'elle manifeste à l'endroit de ses personnages.

En somme, *Dolce agonia* constitue un roman dense, à la fois grave et léger, qui met l'accent sur

les grandes étapes de l'existence, sur le cycle même des naissances et des morts. Le lecteur familier de l'univers romanesque de Nancy Huston entrera sans doute facilement dans celui-ci, surtout qu'il retrouvera, parmi les convives, Derek et Rachel, professeurs de philosophie rencontrés, tout comme Sean, dans *La virevolte*. Mais le lecteur qui n'a encore jamais fréquenté l'œuvre de Huston pourrait trouver les premiers chapitres du roman un peu languets, et il n'aurait pas tort. À celui-là, on aurait envie de dire de persister dans sa lecture, car les problèmes de rythme se résorbent assez vite. Il serait bien dommage qu'il soit privé d'un roman d'une telle humanité, d'un concert de voix humaines aussi bouleversant !

GENEVÈVE DENIS